

Passion du signifiant ou empire des signes ?

Anne Éleine Cliche

Numéro 5, 2023

Le néo-sujet et son contrôle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110128ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110128ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cliche, A. É. (2023). Passion du signifiant ou empire des signes ? *Cahiers Société*, (5), 229–248. <https://doi.org/10.7202/1110128ar>

Résumé de l'article

Cet article vise à soulever la question de ce qu'est devenu l'enseignement de la littérature (avec la psychanalyse) dans un monde dominé par la toute-puissance narcissique allant jusqu'au déni du réel (sexué). Cet « empire des signes » — comme le nomme Jean-Pierre Winter — qui tend à s'imposer aujourd'hui, et dans lequel les êtres parlants s'identifient à leur parole plutôt que de reconnaître qu'ils sont l'effet d'une parole dont ils ne sont pas les maîtres, constitue une régression qui se remarque par une réfutation du symbolique et une relation duelle, sans Autre. L'identité est en effet devenue aujourd'hui une affaire de signes. C'est dans ce contexte, dont je propose de décrire brièvement les enjeux psychiques « nouveaux » où se loge, selon Jean-Pierre Lebrun, un individu (légitimé par le droit) qui se prétend d'emblée autonome et libre de récuser les lois fondamentales de la condition humaine ; c'est aussi dans ce climat social que l'enseignement universitaire se poursuit et que nous devons continuer de transmettre les grands textes de la littérature qui ont charrié, depuis l'avènement de la modernité jusqu'à l'ère dite postmoderne, un sujet *en acte*. Ce sujet, non pas repérable par son identité et sa consistance imaginaire, mais disséminé dans le matériau littéral qui en dispose, je propose de montrer comment il se révèle par le jeu des signifiants, dans le petit livre de J. M. G. Le Clézio, *L'Africain*. L'analyse conduit à éclairer la notion de dette symbolique.

© Collectif Société, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Passion du signifiant ou empire des signes ?

Anne Éleine CLICHE
Université du Québec à Montréal

Cette passion du signifiant dès lors devient une dimension nouvelle de la condition humaine en tant que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouve la structure du langage dont il devient la matière, et que par là résonne en lui, au-delà de tout ce qu'a pu concevoir la psychologie des idées, la relation de la parole.

– Jacques Lacan¹

Au Québec comme en France où l'esprit de la « déconstruction » fait retour après un passage par les États-Unis qui a haussé le concept à la dignité d'un message idéologique adressé au reste du monde, on assiste à la mise en question d'un certain rapport non seulement au sexe, mais à la sexuation, la notion de genre (*trans-*, *cis-*, *fluide*) occupant désormais l'ensemble des discours sociaux : « le fait de heurter une croyance apparemment fondatrice, une *Ur-doxa*, sur le caractère naturel de la différence des sexes n'a pas empêché ce message d'avoir ici ou là force de loi, d'instaurer de nouvelles règles morales, de devenir une norme managériale pour les grandes entreprises internationales, et même de modifier les langues². » Il n'est pas facile d'analyser les effets sur la vie psychique et sur les corps qui s'en réclament de ce que certains perçoivent comme l'expression d'une toute-puissance narcissique allant jusqu'au déni du réel (sexué). Le constat fait par les analystes et les sociologues qui témoignent de la naissance, voire de la fabrique de nouvelles subjectivités, apparentées sans doute à ce que Gérard Pommier appelait, il y a déjà plus de vingt ans, « les corps angéliques de la postmodernité » – corps « innocents », allégés de la faute de n'être pas tout –, est difficilement contestable³. Et pourtant.

Dans la surenchère des discours qui revendiquent le droit à l'auto-déclaration identitaire, mais aussi et peut-être surtout, dans l'égarement et les ratés de la subjectivation

1. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 688-689.

2. Éric Marty, *Le sexe des modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris, Seuil, 2021, p.11.

3. Gérard Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

que suscitent le refus, voire le déni de la sexualité, peut-on apercevoir quelque chose, là, qui résiste et qu'il importerait de reconnaître, à savoir une souffrance qui, si elle paraît désormais recouverte, voilée par tous les signes de la maîtrise, si ce n'est par une volonté (politique) de puissance, n'en est pas moins criante, projetée qu'elle est au dehors, à défaut, semble-t-il, d'être éprouvée ? Il n'est pas difficile de voir que la demande de reconnaissance qui donne à cette affirmation identitaire sa texture la plus concrète et la plus impérative témoigne de l'effacement programmé, apparemment souhaité, d'une figure énigmatique, voire mythique, qu'on appelle le père. La fonction paternelle, longtemps, et encore maintenant, souvent confondue avec celle, transcendante, chargée d'instituer la famille patriarcale, a cependant trouvé récemment dans l'histoire ses noms communs, voire triviaux, avec la découverte des fantasmes inconscients théâtralisés depuis des siècles par le corps des femmes, objets de transactions sociales et religieuses : « Les noms du père sont désormais disposés sur terre à l'horizontale. [...] Les familles continuent à fonctionner quand bien même s'organiseraient-elles différemment. [...] En revanche, si la sexualité des pères vivants n'est plus symbolisée grâce au père éternel des religions, alors un soupçon va contaminer la fonction paternelle : le père sera suspecté de viol et mis en accusation partout [...] »⁴. Ce que les premières patientes de Freud ont eu pour tâche de lui révéler. En effet, comme je l'éclaire plus loin, Freud découvre que le père violeur, jouisseur de toutes les femmes⁵, qui menace les filles comme les garçons (qu'il féminise), est une fiction fantasmagorique infantile fondatrice de la bisexualité psychique. Or il semble que la figure transcendante du Père, sur la scène familiale, juridique et religieuse, contribuait à refouler ce trauma subjectif constitutif du choix de genre, et symbolisé par le désir parricide que charrie la parole du sujet.

S'il est vrai que le patriarcat triomphait encore dans la Vienne de Freud, ces patientes hystériques (femmes intelligentes et lucides, souvent cultivées, féministes pour la plupart), presque toutes dévouées au chevet de leur père malade, syphilitique, agonisant ou impuissant dont elles se faisaient les gardiennes et les protectrices (qu'il soit en faillite, ce père, est précisément ce sur quoi elles veillaient avec amour), annonçaient la fin d'un règne. La psychanalyse s'est inventée sur les décombres de cette domination patriarcale. Non pour la restaurer, comme on aime le croire, mais pour mettre au jour et reconnaître ce qu'elle voilait et refoulait, et qui commence, sur le divan de Freud, à prendre parole et corps. Pas étonnant d'ailleurs que Freud lui-même ait été si occupé par cette question du père (le sien, pour commencer), alors qu'il écoutait les femmes, entendait la voix des homosexuels non comme celle de « dégénérés » ou de malades, mais comme celle, depuis longtemps muselée, de

4. *Ibid.*, p. 136-137.

5. Que Freud a haussé au statut de mythe universel dans *Totem et tabou* : « Le père est celui qui possède sexuellement la mère (et les enfants à titre de propriété). Le fait de l'engendrement par le père n'a pas, en effet, d'importance psychologique par l'enfant. », écrit-il à Jung en mai 1912. Cette possession, à entendre au sens diabolique et sexuel, est le noyau de la notion freudienne de *Vaterkomplex*.

sujets de désir tout aussi tributaires des pulsions infantiles que l'ensemble des êtres parlants. L'homosexualité est d'ailleurs reconnue par Freud, qui en repère les enjeux dans sa propre histoire, comme une part plus ou moins sublimée de toute constitution psychique, part nécessaire au fondement même du lien social et de l'identification. Cette écoute lui permettra d'affirmer à quelques reprises que plus la société opprime les corps *au nom de la morale*, plus elle travaille à son autodestruction. Constat qu'il fait déjà en 1910 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, et qui prend toute sa force vingt ans plus tard avec *Malaise dans la civilisation*. Freud ne brûle pas les sorcières, il cherche à entendre ce qu'elles veulent et désirent. On peut dire que la psychanalyse est la seule science (savoir et pratique) qui accepte de regarder en face la mise à découvert du père sexuel, au moment où la parole des hystériques qui en dénonce les abus fait tomber les oripeaux qui le recouvraient. Si Freud n'a pas cru à ce père violeur universel, c'est au nom de la vérité du désir de celles qui lui en apportaient le témoignage, nous plaçant désormais devant la violence d'un réel que nous n'avons de cesse d'accommoder à nos idéaux. Que la société fabrique ses idéaux en réprimant l'expression de toute sexualité non normative, ou qu'elle les fabrique, au contraire, en condamnant la norme au nom d'un libéralisme qui invoque l'autonomie absolue du sujet, son désarrimage de la Loi et sa liberté à l'égard des déterminismes, cela change sans doute la donne psychique, comme en témoigne la psychanalyse qui serait passée depuis Freud et Lacan, selon certains, d'une clinique des névroses à une clinique de la perversion. Il n'en reste pas moins que le père demeure encore aujourd'hui, et peut-être de tout temps, une instance énigmatique.

L'« empire des signes », ainsi que Jean-Pierre Winter désigne le nouvel état du monde qui tend à s'imposer aujourd'hui⁶, régit des êtres parlants qui ne s'identifient plus à une figure transcendante, celle du Nom occasionnant la sortie du rêve de l'adéquation au Moi idéal par le meurtre symbolique (ou parricide) qui entraîne avec lui angoisse, culpabilité et subjectivation, mais s'identifient plutôt à leur propre parole. En cherchant à coïncider avec elle, ces sujets méconnaissent – non plus par un refoulement garant du retour du refoulé, mais par une volonté narcissique, politique ou esthétique – qu'ils sont d'abord l'effet d'une parole. Cet empire échafaudé sur la dépouille du patriarcat n'en finit plus cependant de remuer le cadavre, reportant toujours plus loin le constat de sa décomposition. L'idéal, Freud en avait pris acte, concerne toujours le Moi. Comme le rappelait Pommier, le Moi idéal et l'idéal du Moi écartèlent le sujet entre l'exigence de son adéquation à *ce qu'il aurait dû être* pour répondre à l'appel incestueux d'un paradis perdu, et le futur d'un devenir ouvert que

6. Jean-Pierre Winter, *Dieu, l'amour et la psychanalyse. Une lecture profane des dix commandements*, Montrouge, Bayard, 2011, p. 42 : « Celui qui est humiliable vit dans l'empire des signes et non dans le registre du signifiant. Lacan définit ainsi l'empire des signes : "là où quelque chose représente quelque chose pour quelqu'un." L'empire des signes, c'est l'obscurantisme. » Et p. 40 : « Du fait que nous ne sommes pas identifiés à notre parole, que nous ne coïncidons pas avec elle, nous en recevons les effets. Ce principe peut se lire d'un point de vue strictement métapsychologique. »

l'identification à ce qui trouble la mère (la décomplète : le père ou l'Autre de la mère) lui ferait connaître en le sauvant de la régression, mais au prix d'une dette qu'il devra reconduire pour sa rédemption. Dans l'empire des signes, les idéaux tournés vers le futur n'existent plus, « le Moi idéal triomphe et avec lui, son rêve autarcique et incestueux⁷ ». Rappelons que Lacan et d'autres à sa suite ont remis en cause la distribution des rôles sexués dans le trio œdipien en y ajoutant le réel de l'objet a. Mais cette critique de l'Œdipe ne visait pas, comme celle que formulent à leur tour les mouvements LGBTQ+, la retrouvaille avec un idéal pré-œdipien. La psychanalyse ne propose aucune solution pour nous soulager définitivement de notre manque-à-être.

Quoi qu'il en soit, on peut se demander comment la psychanalyse, mais aussi la littérature en tant qu'elle invite à reconnaître dans les œuvres (qui sont des mises en acte de l'inconscient) la résistance de la langue et du fantasme aux idéaux et aux valeurs, peuvent se transmettre dans un régime qui prétend réduire la parole à sa fonction déclarative. C'est une question à laquelle j'aimerais tenter de répondre, puisqu'elle intéresse directement la discipline universitaire qui est la mienne, discipline qui, par ailleurs, a été l'une des premières, si ce n'est la première, à s'engager dans l'élaboration et la défense de la « nouvelle » théorie du genre. Cette théorie participe aujourd'hui activement à la réfutation du symbolique et de sa loi, et propose une relation duelle, sans Autre, de la parole au réel. Si l'identité a toujours été tributaire des identifications, et si elle est aussi en partie une affaire de signes, elle s'affiche désormais, chez ceux et celles qui la revendiquent, comme une question de choix, de jeu, de liberté du sujet, dont les autres sont sommées de prendre acte.

La psychanalyse a dès sa naissance reconnu une bisexualité psychique au-delà de l'anatomie de l'être parlant. C'était bien avant les théoriciennes américaines qui ont ajouté à ce savoir une donnée sociale qui a fini par occuper toute la place dans le discours, jusqu'à faire du féminin et du masculin des catégories forgées par un pouvoir normatif, sans véritables assises psychiques, permettant dès lors de déclarer vétuste et aliénante toute référence, sauf parodique ou ludique, aux genres sexués ainsi réduits à des codes – de comportements ou de parade. À cette proposition s'est associée, comme pour la contredire, l'apparente découverte sur un mode jusque-là inédit de la sexualité comme violence, atteinte, voire attentat et viol, ramenant, par un détour peut être attendu, mais assez brutal, la séparation des sexes anatomiques dès lors partagés entre agresseurs et victimes en fonction d'enjeux de pouvoir et de domination. S'il y a bien une vérité au fondement de ces propositions, il y a aussi un point aveugle qui est le sujet inconscient. Comme le souligne Clotilde Leguil :

Pour la psychanalyse, le genre est de l'ordre d'une position subjective rendant compte d'un certain rapport au corps et à l'Autre. Pour

7. Gérard Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité*, op. cit., p. 33.

les *gender studies*, le genre est une artillerie lourde que la société nous impose sans nous demander notre avis et cela afin de soumettre les individus à ses exigences, en contrôlant leur vie sexuelle et leur désir. Pour la psychanalyse, le genre est plutôt ce après quoi le sujet court, tentant ainsi de rejoindre quelque chose de son être, sans jamais l'être totalement. Pour les *gender studies*, le genre est ce que le sujet doit fuir s'il veut vraiment pouvoir assumer sa vie sexuelle, disposer de son corps comme il l'entend⁸.

Il importe encore de rappeler que la psychanalyse, grâce aux premières patientes de Freud, avait reconnu et rendu compte en termes métapsychologiques de la violence sexuelle au fondement du sujet, de sa condition, voire de sa possibilité même, en lien direct avec cette bisexualité subjective que Freud a soutenue et éclairée jusqu'à la fin de sa vie. Lacan et bien d'autres psychanalystes en ont depuis poursuivi, non pas la revendication militante, mais la prise en compte dans une praxis analytique qui concerne au premier chef la jouissance. La métapsychologie est, au-delà du béhaviorisme et des théories qui privilégient les comportements, l'ensemble des hypothèses qui décrivent les processus psychiques inconscients et qui, en tant que concepts, visent à dégager les lois ou processus primaires – véritable altérité – agissant en tiers dans la relation entre le corps et la parole.

Depuis plus d'une décennie, s'impose à l'université – mais aussi dans les discours institutionnels et dans les politiques qui les soutiennent – la critique d'une culture dite hétéronormative et patriarcale faisant la promotion d'une existence « hors norme », laquelle fonde une théorie, un cadre d'analyse qui prophétise le polymorphisme sexuel comme assomption de potentialités infinies. Dès lors, la question se pose de savoir s'il est encore possible, dans ce cadre d'enseignement à vocation épistémologique, de proposer une autre interprétation du monde fondée, elle, sur le déterminisme du réel et sur la loi du signifiant comme cause de l'assomption du sujet, à l'encontre des revendications du moi et de ses idéaux. Cette difficulté ne relève pas tant de la censure que des conditions d'intelligibilité d'une telle proposition.

La question de l'assujettissement à l'Autre et de la dette symbolique qu'elle impose au sujet non plus « individu », mais divisé, peut-elle se poser en effet dans un contexte où règne, selon Jean-Pierre Lebrun, « un individu légitimé par le droit, qui prétend d'emblée à l'autonomie et s'estime libre de choisir d'intégrer les lois de la condition humaine, ou, au contraire, de les récuser, autrement dit de considérer qu'elles ne le concernent pas⁹ » ? Il est certain que cette question doit continuer de se poser dès lors que l'enseignement universitaire se poursuit et que nous avons à

8. Clotilde Leguil, *L'être et le genre. Homme/Femme après Lacan*, Paris, PUF, 2015.

9. Jean-Pierre Lebrun, *Un immonde sans limite. 25 ans après « Un monde sans limite »*, Toulouse, Érès, 2020, p. 12-13.

reconduire la transmission des grands textes de la littérature qui charrient, depuis l'avènement de la modernité jusqu'à aujourd'hui, un sujet *en acte*. Ce sujet, non pas repérable par son identité, sa représentation ou sa consistance imaginaire, mais disséminé dans le matériau littéral qui en dispose ; voilà ce que nous devons apprendre à étudier pour donner à entendre ce qui, aujourd'hui, est devenu presque inaudible, à savoir la puissance créatrice de la parole. Créatrice non par sa fonction de discours, mais par sa texture de signifiant, laquelle révèle l'incomplétude de notre présence au monde. Car le sujet est impossible à voir et ne se fait représenter que par les signifiants de sa parole. Ce que la poétique des œuvres littéraires permet de démontrer. « Il y a poésie, disait Lacan, chaque fois qu'un écrit nous introduit à un monde autre que le nôtre, et, nous donnant la présence d'un être, d'un certain rapport fondamental, le fait devenir aussi bien le nôtre. [...] La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde¹⁰. »

Étudier les textes littéraires avec la psychanalyse, suppose d'assumer pleinement cette *création d'un sujet inédit* et permet de révéler la division entre l'énonciation et l'énoncé, brèche qui ouvre à la question de l'inconscient et à celle du désir. Dans cet enseignement que je mène depuis des années et qui est à réinventer pour chaque texte, pour chaque poétique, il s'agit en quelque sorte de retrouver comment, dans la langue de l'écrivain, est mis en œuvre un rapport au signifiant et à sa loi qui engendre un corps parlant jusque-là inouï. C'est le statut, la présence de ce sujet éclaté dans la matière textuelle qui est à reconnaître comme ce qui, justement, fait signature¹¹.

Le désir, disait Lacan, c'est « la passion du signifiant » ; et c'est ce qu'il est encore possible de faire apercevoir non sans une résistance aux idéologies dominantes. De cela je voudrais témoigner brièvement. Car cette question du désir, comme aux premiers temps de la découverte de Freud, on ne l'entend à peu près plus que sur les divans (et encore...) et dans les œuvres littéraires ; sur la place publique, ce qui se fait plutôt entendre s'apparente à la demande véhémement et toujours insatisfaite de ce que Marguerite Duras appelait « une solution politique à un problème personnel ».

L'enseignement de la littérature, comme d'ailleurs toute introduction à la psychanalyse, conduit à aborder la notion de désir, notion devenue aujourd'hui sujette à caution, mise en retrait des revendications actuelles davantage occupées à la défense des identités dites transgenres ou *queers* pour lesquelles, redisons-le, la différence des sexes n'est qu'une convention pour ne pas dire une conception binaire au service d'une domination apparemment indépassable. Il devient en effet difficile, sinon suspect, de convoquer le désir dans une culture que l'on souhaite désormais avant tout

10. Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre III. « Les psychoses »* [1955-1956], Paris, Seuil, 1975, p. 91.

11. Voir à ce sujet Anne Éleine Cliche, « Les étincelles du savoir. Littérature et psychanalyse à l'université », dans Houchang Guilyardi (dir.), *L'acte entre transfert et savoir*, Paris, Association Psychanalyse et Médecine, 2011, p. 141-153.

faire accéder au statut révélé de « culture du viol », et dans laquelle le sexuel cherche ses repères entre les termes toujours à redéfinir d'agression et de consentement. Il n'est pas surprenant que l'on retrouve, dans ce discours politique, la binarité qu'on avait chassée de la scène et qui s'impose avec sa version remaniée du père violeur désormais disséminée dans toutes les instances qui soutiennent le lien social, privant en quelque sorte les sujets de toute participation au désir devenu suspect. Si le désir, du fait qu'il échappe, par sa nature même, aux conventions, aux normes, aux dogmes et autres clôtures discursives, n'a pas attendu notre époque pour se révéler dans sa puissance de subversion, celle-ci est peut-être arrivée à son point d'achoppement par l'extinction du désir lui-même que réalise, semble-t-il, la prolongation jusqu'à l'âge adulte, désormais avérée, des névroses infantiles et de ses perversions polymorphes. Parce que le désir engage le corps – le sujet incarné – et le divise, lui fait perdre ses assises moïques, l'arrache à la maîtrise ; parce qu'il ne participe pas de la volonté, ne répond pas à la demande, n'obéit pas aux idéaux du moi ni aux valeurs sociales, il est source d'angoisse. Et si des normes lui sont imposées, il n'en restera pas moins triomphant au point de nous rendre malades, cette « maladie » – qui est toujours un mal-à-dire – pouvant aller jusqu'au déni du désir même.

Le patriarcat, dont les mères ont de tout temps été les complices attentionnées, protégeait hommes et femmes du désir, et du féminin en tant que tel. Car le féminin, sa jouissance, s'impose à la vie psychique comme trauma en ce qu'il est d'abord cette ouverture, dans le réel de l'*infans*, d'une béance qui risque de l'anéantir parce qu'elle frappe la mère d'une étrangeté qui exige d'être recouverte par un représentant, celui d'une première victoire de l'*infans* sur l'anéantissement. Ce représentant – renommé « phallus » par la psychanalyse, puisqu'il représente, pour l'être qui en a réchappé, ce manque dans l'Autre maternel, jouissance qui risquait de l'engloutir – est un fragment de mot-chose attrapé par l'enfant dans son environnement verbal ; représentant qui tiendra lieu, pour lui, de socle à tous les autres signifiants qui s'y associeront pour le représenter, lui, ce sujet survivant, dans une chaîne qui est aussi un enchaînement à la parole reçue et à venir.

Devant la demande maternelle qui ouvre un gouffre où l'enfant est appelé, le corps infantile *prend* sa signification phallique de s'éprouver être ce qui manque à la mère. L'unité corporelle n'est pas donnée d'emblée, et l'enfance est aussi ce temps logique, mythique, de l'avènement d'un corps appréhendable parce qu'il est aperçu comme un autre. Le moi est d'abord corporel, découvre Freud. L'image de « moi » surgit dans le miroir *avant* que le corps ne trouve sa coordination, et m'accorde une consistance unifiée qui couvre et révèle la violence pulsionnelle où je suis, cherchant mes contours dans les battements d'une présence/absence où la Mère s'envisage.

Et après ? Au bord de cette tentation incestueuse, l'enfant entrevoit enfin ce qui, pour la Mère, au-delà de lui, est le désirable dont il capte les noms. Car la Mère est d'abord l'enjeu d'une violence effective du réel et du pouvoir de l'enfant sur lui. Et c'est dans cette puissance ou impuissance à l'atteindre, Elle, ce Réel, que l'*infans*

pourra prendre (boire et manger) les noms de son absence à lui qu'elle dissémine dans le monde, et qui composent ce que Michèle Montrelay appelait si justement « le champ flottant des signifiants¹² ». Ces débris d'Elle sont comme les perles ou les grenouilles, les baumes ou les ulcères qui sortent de la bouche des fées au-dessus des berceaux : ce sont les matériaux premiers du destin qui nomment le désir de celle qui les prononce et me désigne du coup le bord de ma disparition. C'est en cela seulement que ces débris – « noms-du-père » qui pointent au-delà d'Elle la part du monde désirée-désirable – tissent le voile couvrant la matrice, la bouche de l'origine qui n'est pas tant organe, qu'entame, désir.

Même sans la domination patriarcale, le féminin reste indissociable de la fonction paternelle que désignent ces noms-du-père. Mais qu'est-ce que le père ? Les questions qui surgissent depuis que le patriarcat n'est plus là pour réguler, contrôler, et donc *reconnaître* le féminin pour en limiter les puissances pourraient bien être : Comment appréhender si ce n'est simplement concevoir ce versant féminin en tant que désirable et désirant ? Comment ne pas succomber à la croyance qu'il ne serait qu'un code social inventé pour le dominer ? Est-ce à dire qu'il susciterait l'effroi ? L'immense popularité de la condition *queer*, entretenue par un discours politique et moral qui pénètre actuellement à peu près toutes les disciplines universitaires et met les savoirs à l'épreuve d'une déconstruction qui n'a plus d'autre rigueur que son autorité, serait-elle un substitut inattendu et providentiel au patriarcat disparu, le remplaçant dans sa volonté de réguler la place et la fonction des corps ? Peut-être ; avec cette différence que le discours *queer* a pour vocation, en prétendant abolir le réel de la sexualité, de réduire à néant le féminin et l'angoisse, voire la terreur qu'il pouvait ou pourrait susciter. Au pouvoir du patriarcat, dont il lui convient et même lui importe de maintenir l'illusoire existence, le discours *queer* impose un contre-pouvoir qui en est la caricature (la parodie). Cette proposition volontairement polémique et sans doute scandaleuse, m'est nécessaire pour penser ce qu'il en est aujourd'hui du père, non pas tant sur le plan social, où on ne le retrouve guère, que psychique.

Qu'est-ce que le Père ?

Qu'entend-on par « père » aujourd'hui ? « Cette question traverse plusieurs disciplines : sociologie, histoire, anthropologie, économie, politique, psychologie. Les psychanalystes ont à dire et soutenir sur ce thème un point de vue original et souvent mal

12. Sur cette notion, voir Pierre Boismenu, « *Il y a féminin et féminin, mais ça ne fait ni un ni deux*. Base d'intervention à la journée de Lorient sur féminin/maternel. Apports de Michèle Montrelay sur la question », présenté au Cercle freudien en janvier-février 2019 ; en ligne : <<http://www.cerclefreudien.org/wp-content/uploads/2019/05/Il-y-a-feminin-et-feminin.pdf>>.

compris¹³. » Pour la psychanalyse, le Père est par avance un nom pluriel, conglomérat des fragments de cette langue dont la mère soutient l'assomption du sujet qu'elle enfante, et qui dit la place de l'enfant dans la filiation, mais aussi, par constellation, sa place dans l'éclatement – et l'éclat – de la jouissance maternelle, quelle qu'elle soit. Dans cette opération mystérieuse où le corps psychique trouve les noms de ce qui voile ce manque, ce trou qui l'appelle, la fille semble devoir abandonner au réel la part du corps inconciliable avec ce voile signifiant. Le féminin corporel est bien cette part soustraite au signifiant, et rejoint ce qui, dans toute parole, ouvre sur le réel¹⁴. Il est cette part sans nom, béant dans le corps de la Mère, qui n'est pas Elle, mais ce à quoi, en Elle, nous restons, garçons ou filles, livrés. On comprend peut-être, à le dire ainsi, comment cette « conversion » de l'identification imaginaire – identification au manque de la Mère qui n'est pas manque d'organe, mais manque à être toute-mère, trou par où la Mère fuit –, que cette conversion qui fait passer l'enfant d'une identification au trou dont il se veut le plein, à une identification symbolique, autant dire aux objets de désir de la Mère, n'opère pas de la même manière pour le garçon et pour la fille.

Si le patriarcat s'est édifié en fonction du féminin dont chaque enfant reçoit la révélation traumatique au commencement du monde, sa destitution qui a libéré la voie et la voix de cette part de jouissance jusque-là retranchée, refoulée, n'est pas sans ressusciter l'angoisse qui nous a fait surgir et entrer dans la parole. Angoisse qu'il faut désormais soutenir non plus tant à l'encontre d'un patriarcat manifestement neutralisé, mais à l'encontre d'un ressac de la toute-puissance maternelle dont nous sommes les éternels endeuillés. Car le maternel dont nous avons dû faire le deuil pour venir à la rencontre des noms de son désir ne peut que nous reconduire à la tentation de l'inceste comme à ce qui nous sauverait du désir et du sexe des femmes. Soutenir l'angoisse du féminin, que l'on soit homme ou femme – et il n'est pas dit que cette angoisse soit moins grande pour une femme –, venir au-devant de cet insaisissable d'où nous parlons et désirons est sans doute ce qui nous rappelle au plus vif de l'infantile où s'est joué l'épreuve indépassable de notre incomplétude.

Qu'est-ce qui, pour la psychanalyse, c'est-à-dire dans l'inconscient, définit le masculin et le féminin ? La pratique psychanalytique nous apprend que le masculin se définit en rivalisant avec la séduction du père fantasmatique, ce père castrateur que tout enfant, garçon ou fille, invente au moment où il se sent séparé du corps de la mère, pour se soulager d'une culpabilité liée au fait qu'il trouve sur son propre corps et sans la mère le plaisir qui le console d'être séparé d'elle : masturbation, suçotement. Cette culpabilité le fait sujet, mais lui fait craindre en même temps de perdre l'amour. Le père violeur-castrateur fantasmé par tous les enfants (et qui n'a pas à

13. Jean-Pierre Winter en collaboration avec Danièle Lévy, *L'avenir du père ? Réinventer sa place*, Paris, Albin Michel, 2019, p. 2.

14. On doit relire l'analyse de Dora par Freud pour s'en apercevoir : *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie* [1905], trad. Cédric Cohen Skalli, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010.

s'incarner dans le réel, mais recouvre l'Autre de la mère, l'être qui prend sa place à lui, l'enfant, et qui l'occupait avant lui) soulage de cette culpabilité, car il menace l'enfant de le punir... d'une punition salvatrice qui restaure l'amour. Dans cette fabrique du fantasme qui s'arrime au réel de nos histoires, aux paroles, à l'éprouvé de la relation aux parents et des parents entre eux, le corps qui veut rester dans la jouissance phallique doit être violent, « sadique », dit Freud. Résister au père menaçant (qui peut être très gentil dans le réel, et peut même être absent, car le traumatisme *subjectif* n'a rien à voir avec une agression réelle), conduit au choix du genre masculin qui consiste à rivaliser avec ce qui met en péril cette jouissance. « Le fantasme du père jouisseur et meurtrier reste présent dans le psychisme de chacun, aujourd'hui comme dans les temps immémoriaux. Il ressurgit à la moindre occasion, quoi qu'il en soit des comportements du père de la réalité. C'est pour tenir compte de telles données sous-jacentes, mais sans cesse émergentes que Freud a inventé le concept d'inconscient et la pratique psychanalytique¹⁵ ».

Freud a fait ce constat étrange, qu'au commencement, tous les enfants sont des petits garçons goûtant la masturbation du corps propre. Qu'est-ce à dire sinon que les enfants sont dans la dialectique de l'être et de l'avoir ; être ce qui manque à la mère ne tient qu'un temps puisque surgit bientôt la menace de disparaître, de devenir « chose » de l'Autre. Avoir ce qui manque à la mère, le trouver sur son propre corps, vous situe dans la classe des corps détenteurs de cet attribut. C'est dans cet univers primordial que le père apparaît comme étant par définition relatif à la mère et donc figure éminemment séductrice. La fille ou le garçon qui répond à la séduction par la rivalité assume la part masculine de sa bisexualité, au prix d'un renoncement relatif à l'autre genre. Une fille peut tout à fait opter pour cette position inconsciente qui déterminera son désir et ce qu'elle cherche dans l'autre, ce qu'elle veut à l'autre et aux objets de sublimation sans pour autant renier sa féminité : une fille ne renonce jamais complètement à cette virilité qui lui est conférée au départ en tant qu'elle aussi a le phallus, c'est-à-dire l'organe sexuel de la jouissance que procure la masturbation. La brutalité, la violence, la colère, la revendication des enfants, ce qui, dans les jeux d'enfants, s'apparente à l'agression envers l'autre (des garçons et des filles) est le premier trait du masculin, à une époque où la sexualité et ce qu'il en est de la relation sexuelle sont absolument méconnus. La virilité n'est jamais gagnée d'avance, elle se gagne dans une lutte sur fond de féminité angoissante. Le féminin psychique est quant à lui acquiescement actif et parfois tardif à être séduit ou séduite, puisque la jouissance associée à cet acquiescement se découvre seulement dans la vie sexuelle. Que nos sociétés se soient construites sur ces aléas psychiques en faisant de la petite fille l'idéal (phallique) de l'obéissance aux codes est incontestable. On se souvient de la comptine anglaise :

15. Jean-Pierre Winter en collaboration avec Danièle Lévy, *op. cit.*, p. 8.

*What are little girls made of?
What are little girls made of?
Sugar and spice,
And all things nice;
That's what little girls are made of¹⁶.*

Mais le féminin psychique ne se réduit pas à cette version sociale dite normative. Le féminin (dans l'homme ou la femme) est cette part de notre être qui acquiesce à la séduction du père sans pour autant s'y soumettre complètement, ce qui serait mourir à soi-même ; la bisexualité dit bien que l'autre genre nous sauve de l'abolition. L'écriture littéraire permet aussi de reconnaître, si ce n'est de refictionnaliser le trauma subjectif comme condition d'une réconciliation avec un désir angoissant, supposé étranger. Les écrivains ont en effet beaucoup à dire sur cette figure depuis toujours problématique. Le père pourrait bien aujourd'hui prouver son existence inaltérable dans notre rapport à la dette symbolique, celle que nous avons à l'égard de la parole.

Qu'est-ce qu'un père ?

Concernant cette dette symbolique à laquelle semble rattachée l'énigme du père, le petit récit de J. M. G. Le Clézio intitulé *L'Africain*¹⁷ est particulièrement éclairant. Rappelons en quelques mots la généalogie de cet écrivain né à Nice en 1940, originaire d'une famille bretonne émigrée à l'île Maurice au XVIII^e siècle où elle acquiert la nationalité britannique. Comme l'écrivain le raconte brièvement dans ce livre, son père, Raoul Le Clézio, a dû quitter l'île Maurice en 1919 « après l'expulsion de sa famille de la maison natale » ; un drame qui ne sera pas raconté et qui a ruiné la famille. Raoul se retrouve à Londres pour étudier la médecine ; il se spécialise en médecine tropicale et rompt avec la société européenne. À l'âge de trente ans, en 1926, il prend un poste de médecin sur les fleuves de Guyane ; il est, deux ans plus tard, posté au Nigéria et en Afrique de l'Ouest où il reste vingt-deux ans. Raoul a épousé sa cousine germaine plus jeune que lui, une Le Clézio née en France, qui partagera avec son mari une part du séjour en Afrique avant la naissance de ses fils. Elle rentre en France juste avant la déclaration de guerre pour accoucher du second, le futur écrivain qui ne connaîtra son père qu'après la guerre en 1948. Ces « faits » disent peu de l'histoire, et celle de Le Clézio commence pendant la guerre, dans le sud de la France, où la mère et ses deux fils sont séparés du père qui n'a pu franchir à temps les frontières pour rentrer rejoindre les siens. Ce n'est qu'à l'âge de sept ans qu'il

16. Cette *nursery rhyme*, qui date du début du XIX^e siècle, est attribuée à Robert Southey (1774-1843).

17. J. M. G. Le Clézio, *L'Africain*, Paris, Gallimard, 2004. J'indiquerai les références à ce livre par la lettre A suivie du numéro de page.

rencontrera au Nigeria ce père inconnu, un père usé par l'amertume dont le fils souffrira jusqu'au désespoir l'autorité, un père contre lequel il devra se révolter pour survivre, avant de découvrir que « la part la plus logique de [sa] vie » lui a été transmise par celui qui était devenu son ennemi : « Si je n'avais pas eu cette connaissance charnelle de l'Afrique, si je n'avais pas reçu cet héritage de ma vie avant ma naissance, que serais-je devenu ? » (A, 122) Tout dans ce livre concerne le temps, en particulier celui qu'il a fallu parcourir en amont : « Non pas seulement cette mémoire d'enfant, extraordinairement précise pour toutes les sensations [...]. C'est en l'écrivant que je le comprends, maintenant. Cette mémoire n'est pas seulement la mienne. Elle est aussi la mémoire du temps qui a précédé ma naissance. » (A, 122)

Notons d'abord que ce livre s'écrit en souvenir d'un autre temps, celui – une vie d'homme – que le narrateur a mis pour comprendre, et donc admettre, que son amour de l'Afrique, de sa sensualité depuis toujours associée à l'amour de sa mère, lui a été transmis par son père, à l'envers du fantasme enfantin et tenace (son « roman familial ») qui avait fait de ce père un pur étranger – apparemment étranger à l'Afrique mythique de l'enfance. Le livre donne aussi à entendre comment ce *temps pour comprendre*, qui est déjà passé au moment où le livre s'écrit, s'accomplit cependant dans l'écriture, dans la résonance des signifiants et des souvenirs qui tissent deux mémoires : celle du narrateur, de son enfance africaine, et celle, plus fictive, reconstruite lentement par le fils à partir des matériaux du legs jusque-là rejeté, de son père.

Tout être humain est le résultat d'un père et une mère. On peut ne pas les reconnaître, ne pas les aimer, on peut douter d'eux. Mais ils sont là, avec leur visage, leurs attitudes, leurs manières et leurs manies, leurs illusions, leurs espoirs, la forme de leurs mains et de leurs doigts de pied, la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, leur façon de parler, leurs pensées, probablement l'âge de leur mort, tout cela est passé en nous. (A, 9)

Ce sont les premiers mots du livre. On ne saurait mieux dire le poids de l'héritage qui nous est conféré à la naissance, et le déterminisme que tout enfant, à un moment où l'autre, refuse en s'inventant une autre histoire avec laquelle il croit pouvoir mieux s'arranger. Freud a mis au jour nos fictions d'enfance en montrant comment ces « névroses infantiles » qui fabriquent des « romans » sur le père permettent de trouver des réponses fantasmatiques à la question de l'origine et à celle, plus énigmatique encore, de la place que l'enfant occupe dans le désir des parents. Pour Le Clézio, c'est un long et douloureux travail de retour sur cet héritage qui l'a conduit à sortir, à l'âge adulte, de cette névrose infantile, autant dire à rompre avec le fantasme d'un père « étranger » et haï qui le dispensait de toute dette ; un travail qu'il a fait pour rejoindre sa propre mémoire et recréer le sens de son héritage. On entend dès cette page d'ouverture que ce signifiant qui pendant des années tenait lieu de

représentant du père – « étranger » – était devenu celui du fils, sans qu'il en mesure toute la puissance d'aliénation.

J'ai longtemps rêvé que ma mère était noire. Je m'étais inventé une histoire, un passé, pour fuir la réalité à mon retour d'Afrique, dans ce pays, dans cette ville où je ne connaissais personne, où j'étais un *étranger*. Puis j'ai découvert, lorsque mon père, à l'âge de la retraite, est revenu vivre avec nous en France, que c'était lui l'Africain. Cela a été difficile à admettre. Il m'a fallu retourner en arrière, recommencer, essayer de comprendre. En souvenir de cela, j'ai écrit ce petit livre. (A, 9 ; je souligne)

Sur la contingence du réel, le fantasme s'était déposé comme un voile : « J'ai longtemps rêvé que ma mère était noire. » Fantasme parricide qui a permis de s'approprier l'étrangeté du père, mais n'est jamais arrivé à libérer le fils de sa souffrance. C'est en écrivant que les signifiants éclatent comme des bulles à la surface du texte. Après avoir décrit les corps et les paysages africains découverts, à l'âge de sept ans, au moment où avec sa mère et son frère il débarque en Afrique pour retrouver un père inconnu, le souvenir d'une autre étrangeté, la sienne, revient :

C'est ici, dans ce décor, que j'ai vécu les moments de ma vie sauvage, libre, presque dangereuse. Une liberté de mouvement, de pensée et d'émotion que je n'ai plus jamais connue ensuite. Les souvenirs trompent, sans doute. Cette vie de liberté totale, je l'aurais sans doute rêvée plutôt que vécue. Entre la tristesse du sud de la France pendant la guerre et la tristesse de la fin de mon enfance dans la Nice des années cinquante, rejeté de mes camarades de classe, du fait de mon *étrangeté*, obsédé par l'autorité excessive de mon père [...]. Alors les jours d'Ogoja étaient devenus mon *trésor*, le passé lumineux que je ne pouvais pas perdre. (A, 24 ; je souligne)

Et l'écriture révélera que si le corps de l'Afrique qui ouvre le livre ne pourra jamais s'effacer, corps matrice des sensations¹⁸, c'est d'abord parce que le père (que l'enfant croyait exclu de cette histoire) est le premier à l'avoir désiré et aimé : le fantasme originnaire peut donc se recomposer en une scène de désir et de sensualité, où l'on entend que le « trésor », signifiant déposé à l'ouverture du livre comme le nom secret d'un héritage apparemment délesté de l'autorité paternelle, est ramené au père par le fils, dans la matière littérale et littéraire d'une mémoire d'avant sa naissance : « Si je veux comprendre ce qui a changé cet homme, cette cassure qu'il y a eu dans sa

18. « C'est à l'Afrique que je veux revenir sans cesse, à ma mémoire d'enfant. À la source de mes sentiments et de mes déterminations. » (A, 119)

vie, c'est à la guerre que je pense. Il y a un avant et un après. L'avant, pour mon père et ma mère, c'était les hauts plateaux de l'Ouest camerounais, les douces collines de Bamenda et de Bansa [...]. Tout cela non comme un paradis [...], mais comme un *trésor* d'humanité, quelque chose de puissant et généreux, tel un sang pulsé dans de jeunes artères. » (A, 91 ; je souligne)

La construction en courts chapitres de ce livre se présente comme un cheminement qui va des souvenirs du fils aux souvenirs du père, ceux-là reconstitués à partir des photos que le père a prises avant la naissance de son fils et pendant la guerre où il est resté « enfermé ». La seule lecture des titres de ces chapitres nous raconte le cheminement de la figure du père telle que le fils l'a portée puis reparcourue. À la lecture rapprochée de la première page, sans titre, que nous venons de faire, et de l'épilogue qui clôt le dernier chapitre, on entend que quelque chose a changé, a bougé, que le fantasme a trouvé son interprétation. La mère noire idéale, fantasmée par l'enfant, dispensatrice supposée de la sensualité africaine et de la liberté qui faisait du fils un enfant d'Ogoja, s'est recomposée au cours de l'écriture en « mère africaine » qui n'est plus la mère biologique séparée du père, mais bien l'Afrique elle-même telle que le père l'a désirée avant son enfant, à travers sa propre sensualité, sensualité à laquelle enfin l'enfant devenu grand peut s'identifier et devenir père à son tour :

je me souviens de tout ce que j'ai reçu quand je suis arrivé pour la première fois en Afrique ; une liberté si intense que cela me brûlait, m'enivrait, que j'en jouissais jusqu'à la douleur. [...] Ce *trésor* est toujours vivant au fond de moi, il ne peut pas être extirpé. [...] C'est en l'écrivant que je le comprends, maintenant. Cette mémoire n'est pas seulement la mienne. Elle est aussi la mémoire du temps qui a précédé ma naissance, lorsque mon père et ma mère marchaient ensemble sur les routes du haut pays [...]. Peut-être qu'en fin de compte mon rêve ancien ne me trompait pas. Si mon père était devenu l'Africain, par la force de la destinée, moi, je puis penser à ma mère africaine, celle qui m'a embrassé et nourri à l'instant où j'ai été conçu, à l'instant où je suis né. (A, 122-124 ; je souligne)

Ce temps qu'il a mis pour comprendre, Le Clézio, le recompose en sept chapitres qui vont le conduire au désir du père, et à la dette jusque-là inenvisageable qu'il a à son égard. Les photos prises par le père et qui parsèment le livre appartiennent à ce temps d'avant la naissance du narrateur qui, écrivant, parvient à lever le voile du fantasme, à percer l'écran du regard sévère, autoritaire et violent d'un père devenu territoire ennemi impossible à fuir, pour se voir enfin vu par le regard sensuel et désirant que révèle ces photos. Au parricide rêvé par l'enfant en bute à la violence du père succède dans l'écriture ce que Freud a appelé le « meurtre du père », processus mystérieux que l'on peut sans doute entendre dans ce parcours du livre de Le Clézio

comme ce travail sur le corps de la lettre pour reconnaître l'objet de la transmission du père que l'enfant avait niée, restant assujéti dès lors à sa violence et ne pouvant réagir que par la haine. En faisant l'effort douloureux, difficile, de revenir à la rencontre du père réel pour renoncer au père imaginaire (idéal), celui que Le Clézio évoque à quelques reprises, il invente – au sens où l'invention est une trouvaille – le père symbolique, celui qui lègue au sujet les noms de son désir : « Les Africains ont coutume de dire que les humains ne naissent pas du jour où ils sortent du ventre de leur mère, mais du lieu et de l'instant où ils sont conçus. » (A, 91) Imaginant sa conception dans ces paysages puissants, dans l'odeur de la peau, le murmure des plaintes, devant la violence de la nudité des vieillards, les yeux agrandis des enfants rongés par la dysenterie, et pourtant, dans le bonheur des corps désirés, il se rêve issu de tout ce qui a précédé sa conception « qui est la mémoire de l'Afrique ».

Les trois premiers chapitres du livre racontent l'enfance du narrateur, sa découverte de l'Afrique alors que la famille va enfin, après la guerre, rejoindre le père à Ogoja. Le premier chapitre s'intitule « Le corps » et raconte l'extraordinaire découverte des corps nus, impudiques, la vibration de la lumière, la violence des sensations que le narrateur associe aussitôt à l'autre violence, celle de la guerre à Nice où, sous la tutelle douce de sa mère et de sa grand-mère il était sujet à des migraines horribles. Le deuxième chapitre, « Termites, fourmis, etc. », raconte la découverte de la puissance de l'Empire indissociable des règles de vie que le père impose à ses fils retrouvés ; moment où s'élabore apparemment le roman familial autour d'une mère entièrement fondue à la vie africaine libre et d'un père presque terrifiant, qui ne tolère aucun écart à ses règles. Le souvenir central de cette époque est celui de la révolte qui pousse les fils à détruire à coups de bâton une gigantesque termitière, violence indissociable de la rage éprouvée envers le père détesté, voire haï. C'est un récit de la mère au sujet des fourmis qui ouvre alors une brèche dans le mur de cette fureur opaque. La mère raconte une histoire vécue avec le père avant la naissance de ses fils, celle de cette nuit où, dormant dans une case de passage, les amants sont réveillés par un silence inhabituel, puis par l'entrée dans la case d'une colonne de fourmis rouge qui, tel un fleuve épais, s'avance sans s'arrêter. Les futurs parents n'ont que le temps de rassembler leurs affaires avant que le fleuve « coule à travers la case ». Cette histoire qui fait rêver le narrateur enfant au point qu'il s'approprie l'histoire, s'insère dans cette scène où père et mère sont un couple d'amoureux. « Le mouvement de giration des insectes autour de moi ne me quitte pas, et je reste figé dans un rêve. » (A, 38-39) L'écriture fait se joindre deux mémoires comme l'enfant le faisait déjà.

Le troisième chapitre, « L'Africain », prend de front le récit difficile de la rencontre première du fils et du père qui relance la mémoire vers la vie d'avant cette rencontre, époque de la guerre que l'écriture va chercher à reconstituer de part et d'autre de l'Europe où la mère, avec sa mère et ses deux enfants vivent dans un monde fermé, et de l'Afrique d'où le père médecin ne peut sortir. À Nice, l'enfant se livre à des

rages folles que les femmes qui veillent sur lui n'arrivent pas à calmer. Cette époque revient avec les souvenirs de la mère qui raconte ces années « sans homme », où il fallait se cacher du fait de la position du père dans l'armée britannique et du risque de déportation. C'est toute cette période obscure, méconnue, de la vie du père, qu'il faudra reconstituer pour comprendre : « Était-ce la guerre, cet interminable silence, qui aura fait de mon père cet homme pessimiste et ombrageux, autoritaire, que nous avons appris à craindre plutôt qu'à aimer ? » (A, 47) Le père racontera à la fin de sa vie à son fils devenu adulte, quelques épisodes de ces années de guerre passées loin des siens qui permettront à l'écrivain de commencer à entrevoir l'envers du fantasme.

Cette rencontre traumatique du père à Ogoja, se donne dans un souvenir-écran qui fusionne en un trait signifiant la rigidité du père et la violence reconnue plus tard de l'empire :

La première fois que j'ai vu mon père à Ogoja, il m'a semblé qu'il portait des lorgnons. D'où me vient cette idée ? [...] En réalité mon père devait porter des lunettes à la mode [...]. Mais une simple paire de lunettes ne suffisait pas à l'image que j'ai gardée de cette première rencontre, *l'étrangeté*, la dureté de son regard [...] Son côté anglais, ou pour mieux dire britannique. [...] la sorte d'armature rigide qu'il avait revêtu une fois pour toutes. Je crois que dans les premières heures qui ont suivi mon arrivée au Nigéria [...] ce n'est pas l'Afrique qui m'a causé un choc, mais la découverte de ce père inconnu, *étrange*, possiblement dangereux. En l'affublant de lorgnons, je justifiais mon sentiment. (A, 50-52 ; je souligne)

Ce souvenir-écran déplié permet d'entendre qu'il a servi à définir un être à partir d'un regard dont la réciprocité transforme l'image ; un regard hostile auquel il faudra renoncer en passant de l'autre côté du miroir. En attendant, le père a mis fin à la toute-puissance et au terrorisme enfantins, convertis en une révolte sourde envers son autorité. Avant de rejoindre le père en Afrique et sur son ordre, le fils a dû se faire couper les cheveux qu'il portait longs, et doit désormais quitter le gynécée pour entrer de force dans « la normalité masculine ». Ce qui a pour effet de l'arracher miraculeusement aux migraines et « aux crises de *rage* » dans lesquelles il s'épuisait. Cette rage de la petite enfance montait en lui à la moindre occasion, si on lui refusait quelque chose, bonbon, joujou, « une *rage* telle que je jetais par la fenêtre tout ce qui me tombait sous la main, jusqu'à des meubles. [...] D'où venaient ces crises ? Il me semble aujourd'hui que la seule explication serait l'angoisse des années de guerre. » (A, 53-54 ; je souligne) Mais peut-être cette rage venait-elle déjà indirectement de l'absent, de l'angoisse et de la menace qu'il faisait peser sur sa famille du seul fait de son appartenance à la puissance britannique qui forçait les siens à « se cacher pour sortir, épier les Allemands en capote grise en train de voler les pneus de la Dion-Bouton de [la] grand-mère », et l'enfant à entendre « dans un rêve remâcher les

histoires de trafic, d'espionnage, mots voilés » des messages qui venaient justement de son père par le canal du consul des États-Unis (A, 19-20).

De là va commencer le travail de reconstitution de l'histoire du père, « De Georgetown à Victoria », par la redécouverte de sa volonté de rompre avec la société européenne que laisse supposer le choix fait très tôt de pratiquer la médecine tropicale. Le fils imagine facilement l'enthousiasme du père qui choisit à trente ans la Guyane britannique contre un poste contraignant en Angleterre. Ce fils qui a toujours eu soif d'exil et croyait fuir ainsi le regard paternel, découvre à la fin de la vie de son père, qu'il répétait sans le savoir le geste de celui qui, dans sa jeunesse, avait fui l'autorité du chef de service de Southampton et demandé son affectation au ministère des Colonies. Ce sont les photos du père prises à cette époque en Guyane qui lanceront, plusieurs années plus tard, le fils devenu écrivain sur sa piste, pour refaire le parcours en pirogue sur les fleuves où son père avait soigné les malades et partagé la désespérance du monde amérindien en train de disparaître. Les photos qui nous sont données à voir ne montrent aucun visage du père, de la mère ou du fils, ce sont des paysages. De même les photos prises plus tard en Afrique, où le père s'installe avec sa jeune femme, montrent une maison, un troupeau, une rivière, des corps africains rencontrés, qui révèlent peu à peu au fils un regard autre, sensuel, amoureux de ce continent qui deviendra sa prison pendant la guerre. Les photos témoignent du désir du père, elles parlent d'une expérience à laquelle le narrateur se sent depuis toujours rattaché. Ce regard lui révèle, par l'imagination, et non plus par la fabrique d'un fantasme protecteur, un autre homme. Et l'écriture de cette découverte, par le jeu des signifiants – la *rage*, le *trésor*, l'*étrangeté* – qu'elle fait circuler entre le père et le fils, restaure une parole créatrice de sens. C'est dans ce chapitre que Le Clézio peut dire avoir deviné, puis compris qu'à l'époque où il se livrait à ses crises enfantines, son père, enfermé dans ce continent jusque-là aimé, désiré, et qu'il va traverser pour tenter, par l'Algérie, de rentrer en France, passe de l'enthousiasme, que raconte le cinquième chapitre « Banzo », à l'angoisse jusqu'à l'amertume. Et c'est seulement de cette Afrique d'avant la guerre, de cette Afrique forte, heureuse, sexuée qui est l'Afrique du père et dans laquelle le narrateur rêve la sensualité de sa conception, que peut revenir un versant inédit du père.

Dans le sixième chapitre, « Ogoja de *rage* », se produit un renversement inattendu puisqu'est retrouvé dans l'histoire ce signifiant de « *rage* » auquel le sujet sans père s'identifiait. Cette *rage*, il parvient à la faire entrer dans sa mémoire, comme le signifiant d'une souffrance paternelle dont il n'avait jamais mesuré l'ampleur. *Rage* de l'impuissance médicale sur un continent livré à des violences internes et coloniales, qui transforme les matériaux de la splendeur du fantasme originaire en horreur. À la fin de sa vie, le père racontera l'histoire de l'enfant mordu par un chien contaminé par la *rage* : « il me raconte, avec la voix encore voilée par l'émotion, ce jeune Ibo qu'on lui apporte à l'hôpital d'Ogoja, pieds et poings liés, la bouche bâillonnée par une sorte de muselière de bois. [...] quelques heures plus tard c'est

mon père qui plonge dans sa veine l'aiguille qui lui injecte le poison. Avant de mourir, le garçon regarde mon père, il perd connaissance et sa poitrine s'affaisse dans un dernier soupir. » (A, 104) La rage a changé de sens, elle est devenue le représentant de la douleur et des épreuves du père.

Le dernier chapitre s'intitule « L'oubli » et raconte comment le vieil homme au seuil de la mort que le fils retrouve après avoir écrit plusieurs livres, après avoir voyagé, traversé des déserts et des continents, lui apparaît sous un autre jour, qui l'oblige à reconsidérer sa dette symbolique, au moment où ce père avec ses manies, ses rituels, ses règles d'hygiène que les enfants ne pouvaient supporter sans souffrir, lui apparaît dans sa complète appartenance au continent africain.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, je comprends que mon père nous transmettait la part la plus difficile de l'éducation – celle que ne donne jamais aucune école. L'Afrique ne l'avait pas transformé. Elle avait révélé en lui la rigueur. Plus tard, lorsque mon père est venu vivre sa retraite dans le sud de la France, il a apporté avec lui cet héritage africain. L'autorité et la discipline, jusqu'à la brutalité. [...] Tout cela peut sembler anecdotique. Mais ces manières africaines qui étaient devenues sa seconde nature apportaient sans doute une leçon à laquelle l'enfant, puis l'adolescent, ne pouvait pas être insensible. (A, 112-113)

Le parricide qui avait fait entrer le fils dans son histoire ne l'avait pas dispensé de la névrose et de la souffrance que la haine, toujours aussi vive à l'égard du père, entretenait. Car ce parricide qui visait le père réel, celui que l'enfant connaissait, subissait, celui de qui le fils ne se croyait pas reconnu, n'avait donné lieu qu'à une culpabilité dont le premier roman de Le Clézio, *Le Procès-verbal*, raconte le terrible pouvoir d'annihilation. S'il a souvent rêvé d'un père idéal, imaginaire, qui apparaît furtivement dans ce petit livre et nous donne les belles images de « ce qui aurait pu être¹⁹ », seul le travail pour reconnaître, voire créer ou recréer, l'objet *réel* d'une transmission que l'enfant ignorait avoir reçue peut faire advenir pour un fils le père symbolique qui tient en respect le père séducteur et violeur dont il faut se parer, avec lequel il faut rivaliser parfois toute une vie. Ce parcours nous apprend qu'un père est une énigme et que c'est aux enfants qu'il revient à un moment ou l'autre de le démythifier en retrouvant à travers les matériaux signifiants de son histoire ceux-là mêmes que nous avons, sans le savoir, fait nôtres.

19. « Il aurait fallu grandir en écoutant un père raconter sa vie, chanter des chansons, accompagner ses garçons à la chasse aux lézards ou à la pêche aux écrevisses dans la rivière Aiya il aurait fallu mettre sa main dans la sienne pour qu'il montre les papillons rares [...]. Mais à quoi bon rêver ? Rien de tout cela n'était possible. Au lieu de cela nous menions contre lui une guerre sournoise, usante, inspirée par la peur des punitions et des coups. » (A, 109-110)

*

Ce petit livre me permet de faire entendre ce qu'il en est de la dette symbolique. Cette notion nous vient de la psychanalyse. Elle a été exposée par Jacques Lacan qui l'a dégagée des analyses de Freud²⁰. Comme la violence symbolique, la dette symbolique renvoie à l'ordre symbolique qui est l'ordre du langage. Pour nous, humains parlants, le rapport au monde passe par la médiation du mot, de la représentation, du symbole représentant d'un pacte, et nous sommes pour ainsi dire redevables de cet ordre qui fonde l'espèce. Les mots, la langue, ne nous appartiennent pas, ils nous sont transmis, et le seul fait d'en hériter nous fait appartenir à un ensemble. C'est le symbole qui fait l'humain, et non l'inverse²¹. Cet ordre dans lequel nous entrons en naissant constitue notre environnement primordial duquel nous ne sortirons pas. L'énoncé de cette évidence vise à rappeler que la parole humaine règle les échanges avec le monde, et que cette parole, en amont des lois juridiques auxquelles elle oblige les sociétés humaines, est régie par des lois syntaxiques, métaphoriques, signifiantes qui nous font sujets, porteurs d'un nom, inscrits dans une généalogie, une histoire, une culture, un discours, un sexe.

Rappeler qu'on est d'abord parlé par ceux qui nous accueillent et qui nous nomment, avant d'être parlant, n'est peut-être pas inutile en cette époque où l'instrumentalisation des savoirs ne va pas sans une croyance renforcée en l'instrumentalité du langage. Car cette parole, je la reçois non comme un outil dont je dois me servir, mais seulement parce qu'elle m'est *adressée* ; et du seul fait qu'elle m'appelle à surgir dans le monde, elle constitue une atteinte à ma complétude. Que me veut l'Autre qui me parle ? Voilà la question d'où nous venons, appelés croyons-nous à répondre à une demande dont l'objet nous restera toujours obscur. Avec la parole vient l'exigence de la perpétuer, de la réinventer, de la transmettre comme un devoir de sens. C'est un legs universel avec lequel il faut composer pour devenir. C'est là la dette que nous avons tous à l'égard de la parole reçue.

L'impensable nous convie constamment à penser. De cela, nous devons aussi témoigner devant nos étudiants. Une question s'impose à chacun de nous : Qu'as-tu fais de la parole que tu as reçue ? Cette question appelle une histoire. Elle ne trouve aucune réponse dans tous les discours qui visent à me faire croire que c'est la société, les pouvoirs, l'institution, mes pairs qui doivent se soumettre à ma demande de reconnaissance, ni dans les discours qui appellent une identification de l'être à sa parole. Peut-être ai-je tort de croire que *L'Africain* de J. M. G. Le Clézio défie toutes les

20. Jacques Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose*, (lecture de « L'homme aux rats »), Paris, Seuil, 2007.

21. « C'est le monde des mots qui crée le monde des choses. [...] L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. » J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, op. cit., p. 276.

accusations d'appropriation culturelle, toutes les prétentions à une existence asexuée, sans filiation et sans dette symbolique à reconduire. Mais cette croyance me permet de tenir, et de rappeler l'importance vitale de la création, de l'imagination, et la nécessité de l'invention pour accéder à sa propre histoire, celle qui nous est donnée et que nous ne connaissons parfois que par bribes à moitié effacées ; une invention qui cependant assume de soutenir la passion – amour et souffrance – du signifiant.

« On a eu un petit instant comme ça un éclair de vérité avec la psychanalyse. Ce n'est pas du tout forcé que ça dure²² ».

22. Jacques Lacan, « Intervention au congrès de Rome », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, novembre 1975, p. 15.